maîtres et de l'ordre au sein duquel il a prononcé les quatre vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et d'obéissance spéciale au pape. Possevino et bien d'autres encore témoignent ainsi de ce que le livre de Grendler montre avec conviction : l'importance de la Compagnie de Jésus dans le dispositif intellectuel de formation de l'Europe moderne et dans l'université, à côté ou contre elle.

ANTONELLA ROMANO
AHSS, 73-3, 10.1017/ahss.2019.61

1 - Luce GIARD (dir.), *Les jésuites à la Renaissance. Système éducatif et production du savoir*, Paris, PUF, 1995 ; Pierre-Antoine FABRE et Antonella ROMANO (dir.), n° spécial « Les jésuites dans le monde moderne. Nouvelles approches », *Revue de synthèse*, 120-2/3, 1999.

2 - François DE DAINVILLE, *Les jésuites et l'éducation de la société française*, vol. 1, *La naissance de l'humanisme moderne*, vol. 2, *La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940 ; *Id.*, *L'éducation des jésuites, XVI^e^-XVIII^e^ siècles*, éd. par M.-M. Compère, Paris, Éd. de Minuit, 1978.

3 - Paul F. GRENDLER, *The University of Mantua, the Gonzaga and the Jesuits, 1584-1630*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2009.

Michela Catto et Claudio Ferlan (dir.)

I gesuiti e i papi
Bologne, Il Mulino, 2016, 223 p.

En août 2014 eut lieu à Santiago du Chili un congrès important sur les missions jésuites. Au cours de l'un des principaux symposiums, des spécialistes renommés de la Compagnie de Jésus, issus de diverses parties du monde et avec différentes perspectives d'analyse, se référaient à Rome de façon assez naturelle. La Ville Éternelle semblait, justement, éternelle : sans spécificités, sans lieux, sans indications ; un seul bloc urbain et religieux modelé uniquement par les avatars des jésuites. Légèrement ironique et surprise, la modératrice du débat, historienne de l'Église catholique (et très éloignée de celle de la Compagnie), demanda avec justesse de quelle Rome il s'agissait. Cette question n'était en aucun cas superflue ni évidente : lorsque les jésuitologues se réfèrent à Rome, ils parlent en général de la Rome jésuite, laissant de côté les cheminements historiques et les liens politiques avec le Saint-Siège et, assurément, les pontificats.

Malgré le lien historique évident dû au quatrième vœu de la Compagnie (l'obéissance au pape en exercice), l'historiographie jésuite dispose encore d'un vaste champ lui permettant de déployer des interrogations, des conjectures et des hypothèses de long terme. En outre, depuis le début du pontificat du pape François, le 266^e^, cet enjeu historique acquiert un sens et une profondeur difficiles à éviter ou à omettre. L'arrivée d'un pape jésuite n'est, en effet, pas un sujet à éluder. Que signifie la présence de François à la tête de l'Église catholique ? Cette question n'a pas été analysée aussi exhaustivement que l'on pourrait l'espérer. Bien qu'elle puisse sembler évidente, elle renvoie à la fondation même de l'ordre en 1540 et à ses bulles de constitution, ainsi qu'aux relations d'ouverture et de proximité, avec Paul III et Jules III notamment, ou bien d'inimitié et de conflit, avec Paul IV et Sixte V. Elle peut aussi évoquer cette relation, littéralement d'amour et de haine, entre Jean-Paul II et les jésuites.

C'est pour cette raison que ce volume collectif, dirigé par d'éminents spécialistes italiens, Michela Catto et Claudio Ferlan, relie des processus de longue durée et explique un rapport de force complexe, regorgeant de convergences et de divergences, truffé de langages religieux et politiques qui ont marqué l'un des principaux ordres religieux du monde catholique. Si ce genre d'ouvrage présente parfois des déséquilibres et ne peut traiter tous les thèmes importants de la période, l'un des objectifs du livre est de mettre en relation le moderne et le contemporain. Dans ce sens, le choix des sujets et des auteurs sélectionnés par Catto et Ferlan est significatif parce qu'il révèle, à travers une petite mosaïque, les liens entre la Rome jésuite et l'autre Rome, ou bien entre la Rome jésuite et la Rome du Saint-Siège : ces Rome font partie de la ville, cohabitent, collaborent et s'affrontent.

Les articles démontrent cette synergie entre les deux Rome, qui va des conflits autour de l'idée de mission apostolique aux problèmes concernant la théologie de la libération au XX^e^ siècle. Un rôle central est même accordé au général basque Pedro Arrupe, qui parvint à faire dialoguer, sur un même plan d'analyse, la médecine, la théologie et la psychiatrie, et

https://doi.org/10.1017/ahss.2019.62 Published online by Cambridge University Press

auquel le monde conservateur se référait ironiquement, le définissant comme le Basque qui détruisit l'ordre fondé par un autre Basque (saint Ignace de Loyola). Ce jésuite formé comme missionnaire en Asie, qui semblait davantage être un missionnaire des anciennes Indes orientales, de la trempe d'Alessandro Valignano et de Matteo Ricci, mais avec un grand sens de la réalité et capable de s'adapter à la politique contemporaine, connut d'importants conflits avec Jean-Paul II. Conclure avec un essai sur Arrupe est donc un choix analytique pertinent.

Il est indéniable que l'histoire de la Compagnie de Jésus est une histoire conflictuelle. Ce volume, sans l'expliciter, présente une histoire politique des disputes entre la Rome jésuite et la Rome du Saint-Siège pour le gouvernement universel de l'Église. Les directeurs d'ouvrage auraient peut-être pu le souligner, car cela aurait permis un dialogue historiographique fertile avec l'histoire politique, notamment du XX^e^ siècle. À travers des études de cas, le livre parcourt de manière chronologique les querelles théologiques autour des rites chinois, le processus complexe de l'expulsion de la Compagnie des territoires ibériques et sa suppression postérieure, ainsi que les langages récupérés au sein de la nouvelle Compagnie après 1814. Ces conflits sont détaillés par les auteurs qui signalent les étapes, les processus et les personnages, et déchiffrent la nouvelle terminologie de la Compagnie aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. À cet égard, l'introduction de Catto et Ferlan, dense d'un point de vue méthodologique bien que brève, est un excellent point de départ pour circonscrire un phénomène durable et difficile à définir. Il s'agit d'une histoire profondément politique qui dépasse la dimension religieuse ; cette direction analytique et historiographique est très bien délimitée par les différentes contributions.

Comme le définit en 1602 le juriste français Étienne Pasquier [1], justement cité en première page de l'introduction, cet ordre « hermaphrodite » indique que la multiplicité et la polyphonie de la Compagnie de Jésus s'expriment, entre autres, par ses relations historiques, depuis l'Ancien Régime, avec le pontificat. En témoignent la participation des jésuites lors des processus complexes et critiques de la Contre-Réforme, les discussions théologiques concernant la longue querelle des rites chinois, ainsi que les relations politiques de coopération et de conflit avec les Autrichiens pendant la difficile époque de la suppression de l'ordre. Ces trois études de cas de l'ancienne Compagnie, en nombre réduit mais significatifs historiquement, démontrent une fois de plus le rapport ambigu de la Compagnie de Jésus avec la politique, la façon dont ses membres étaient perçus et dont ils agissaient dans les interstices des raisons d'État – un ordre avec une raison d'État propre, soumise par le quatrième vœu à une autre raison d'État.

Catto et Ferlan tentent de produire une ligne de convergence et de divergence entre l'ancienne et la nouvelle Compagnie. La seconde partie de l'ouvrage se compose néanmoins de quatre articles qui renforcent cette histoire politique : c'est désormais celle de la nouvelle Compagnie, post-suppression, fermée sur elle-même et essayant de s'adapter à la nouvelle réalité que représente la construction des États-nations dans le monde catholique au XIX^e^ siècle. La Compagnie du XIX^e^ siècle était un autre ordre religieux, fermé et rétif au monde, mais qui s'évertuait à récupérer les pratiques et à retrouver le langage missionnaire du début de l'époque moderne, comme le montrent Emmanuele Colombo et Marco Rochini. Peut-être aurait-il été nécessaire d'intégrer davantage d'articles sur l'histoire intellectuelle, religieuse et politique du XIX^e^ siècle pour souligner cette continuité des langages entre l'ancienne et la nouvelle Compagnie.

La rupture survient avec le XX^e^ siècle et l'ouverture explicite aux discussions politico-sociales qui traversent le monde. Le fascisme, le national-socialisme, le communisme ainsi que les discussions morales et les définitions sexuelles à travers les discours de Pie XI font partie de cette longue tradition politique jésuite qui s'est confrontée, tout en le modelant, au développement de la théologie de la libération en Amérique du Sud, pour ensuite se condenser lors du généralat, aussi important que polémique, de Arrupe (des sujets abordés par Lucia Pozzi, Silvia Scatena et Gianni La Bella). La revue *Civiltà cattolica*, l'éducation jésuite et l'intellectualité religieuse sont évoqués dans ces trois textes sur le XX^e^ siècle qui révèlent clairement la contradiction permanente du monde contemporain dont ils font partie, mais auquel ils se sentent

https://doi.org/10.1017/ahss.2019.62 Published online by Cambridge University Press

étrangers et qu'ils se pensent chargés d'interpréter et de modifier.

Cet ouvrage essentiel peut ouvrir la voie à de nouvelles recherches et conjectures concernant la relation séculaire entre la Compagnie et le pontificat, entre Rome et l'autre Rome. Doté d'une profondeur de champ, il plonge ses racines dans le XVI^e siècle et se prolonge, implicitement, dans le présent avec le pontificat du jésuite François qui tente de contrôler l'une des crises majeures de l'Église catholique, provoquée par les innombrables abus sexuels de la part du clergé – et la Compagnie de Jésus n'est pas en reste dans cette histoire. Produit de la fertile historiographie italienne sur les ordres religieux, *I gesuiti e i papi* est une histoire politique de la Compagnie de Jésus qui invite les spécialistes du sujet à se décentrer des thématiques ainsi que des sources proprement jésuites pour intégrer, par exemple, d'autres registres et archives, complexifiant un ordre qui, en termes d'historiographie, tourne souvent autour de lui-même.

RAFAEL GAUNE

Traduction d'Aloïse Denis
AHSS, 73-3, 10.1017/ahss.2019.62

1 - Étienne PASQUIER, *Le catéchisme des Jésuites*, éd. par C. Sutto, Sherbrooke, Éd. de l'université de Sherbrooke, 1982.

Alphonse Dupront

L'image de religion dans l'Occident chrétien : d'une iconologie historique
Paris, Gallimard, 2015, 368 p.

On n'entre pas dans un ouvrage d'Alphonse Dupront sans une certaine anxiété. On sait que, comme toujours avec cet auteur, on va affronter une pensée, une langue et un vocabulaire très personnels, voire complexes. Ce livre, qui ne s'est voulu qu'« exploration, essai » (p. 351), est posthume, composé en grande partie en milieu hospitalier, inachevé et finalement mis en forme par l'épouse de l'auteur, Monique Dupront. La publication ne s'en révèle pas moins pleinement légitime, comme Mona Ozouf le précise dans son élégante et chaleureuse préface.

Dans un liminaire substantiel et intense, le lecteur est convié à une justification de l'objet même de l'ouvrage, sur la base d'une constatation principielle : « Le fait majeur, en effet, qu'atteste la presque pérennité de l'image dans la vie religieuse de l'Occident chrétien est que celle-ci a un besoin quasi existentiel de figures » (p. 30). Peu avant, il est noté que, caractérisé par une conscience inquiète, « l'Occidental sait mal prier sans images » (p. 28) – comme tant d'autres, est-on tenté d'ajouter, mais l'ouvrage se limite à un champ géographique et historique précis. Et ces images sont omniprésentes : retables, panneaux peints, fresques, sculptures isolées ou en grands appareils, tels que ceux des majestueux tympans romans (imagier « extérieur », « d'appel »), indépendamment du fait que le bâtiment religieux lui-même est, à partir d'une certaine époque, dans le cas de l'église, une figuration du corps et du paradis dans celui du cloître. Si les miniatures et les ivoires sont moins sollicités, le vitrail n'est pas oublié avec « son univers secret et infusant » (p. 29).

L'auteur avance ensuite son intention intellectuelle : « ouvrir quelques grandes voies de l'analyse thématique », poser certaines « règles de méthodes pour la constitution d'un matériau » et « ébaucher une réflexion sur cet imaginaire occidental dans l'exploration de ses instances et puissances de l'au-delà » (p. 39). Les limites et les enjeux de la démarche ne sont pas éludés : « En aucune façon [il ne s'agit d']un traité d'iconologie historique de l'image de religion, mais [bien d']une méditation d'artisan en œuvre de découverte d'une discipline neuve, indispensable pour entendre, à travers le silence de l'image, le langage d'une âme collective dans ses violences de possession, ses tourments d'impuissance ou ses rebonds d'espérance en sa quête de l'au-delà » (p. 39).

À cette « obsession de l'image » déjà évoquée, il s'agit explicitement de donner un sens. Au « *dilettare, insegnere et muovere* [plaire, enseigner et émouvoir] » tridentin s'ajoute un « besoin de délivrance » et d'« extériorisation sensible » d'un univers intérieur (p. 28). L'image de religion, « image des confins » (p. 72), organise ainsi « un monde garni d'objets, pour le meilleur usage de tous » (p. 28), et constitue une « voie de connaissance » et même un « tremplin d'au-delà » pour « découvrir ou pressentir l'autre monde, celui

https://doi.org/10.1017/ahss.2019.62 Published online by Cambridge University Press